

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es) /
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue /
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue /
Titre de départ de la livraison
 - Masthead /
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

4e année, N^o 7—Septembre 1889—No 37 de la fond.

ABONNEMENT · 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier. — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

VOTRE COUVENT

HOMMAGE DISCRET AUX LECTRICES DE CETTE REVUE.

Il est gentil votre *Couvent* :
Vous l'estimez, mesdemoiselles ?...
Sans doute, on vous l'a dit souvent,
Il est gentil votre *Couvent*.
Parfois badin, parfois savant,
Mélant l'histoire et les nouvelles,
Il est gentil votre *Couvent* :
Vous l'estimez, mesdemoiselles ?...

C'est un écrin de diamants
Où vous puiserez la science,
En y cherchant des agréments:
C'est un écrin de diamants.
Qu'il tienne des propos charmants,
Qu'il moralise en conscience,
C'est un écrin de diamants
Où vous puiserez la science.

Il est mon humble sentiment ;
 J'aime voire coquette feuille.
 En sa faveur faible argument ?...
 Il est mon humble sentiment.
 Je l'aime, et si sincèrement,
 Qu'il n'est bien que je ne lui veuille f
 Il est mon humble sentiment :
 J'aime votre coquette feuille.

FRID-OLIN.

Juin, 1889.

LA FLEUR D'ALBERTINE.

Albertine avait sur la fenêtre de son alcôve un charmant œillet qui faisait ses délices.

Il venait du pays natal et lui rappelait les plates bandes embaumées du jardin paternel, auxquelles elle l'avait enlevé.

Mais surtout cet œillet lui était cher, parce que le jour de la sortie approchait et qu'elle se promettait de l'offrir à ses bons parents, à leur arrivée au pensionnat, dans toute sa fraîcheur et sa beauté.

Soir et matin, elle reposait ses yeux avec une inexprimable complaisance sur sa tige verdoyante et ses boutons près d'éclorre. Elle en suivait les moindres développements.

Hélas ! quoi de plus frêle, quoi de plus délicat qu'une fleur ?...

Un jour de juin qu'elle revint de promenade plus tard que de coutume, Albertine, harassée de fatigue, oublia d'arroser son œillet, déjà presque épanoui.

Le lendemain, elle se rendit en classe un peu précipitamment, sans y penser davantage. Le soleil fut brûlant, et aucune main amie ne vint donner à la plante jaunissante la goutte d'eau qu'elle réclamait.

Quand elle rentra le second soir, elle l'aperçut de loin

qui courbait tristement la tête ; ses feuilles flétries ne pouvaient se soutenir, et de sa corolle desséchée ne s'exhalait plus aucun parfum.

Albertine pensa au jardin, à ses projets, à sa mère; ... une larme roula dans ses yeux.

Pauvre enfant !... pauvre fleur !...

* * *

Il est une fleur mille fois plus belle et plus précieuse que celle d'Albertine. Puissent toutes les chères élèves de nos pensionnats la connaître, l'aimer, la cultiver !

Cette fleur aussi est transportée d'un sol étranger, car sa patrie, c'est le ciel. Elle est délicate et demande les plus grands soins : un souffle l'agite et l'ébranle ; un peu de poussière ternit son éclat ; un rayon trop ardent la brûle.

Elle se nomme la *pureté*.

* * *

Chère enfant, qui lisez ces lignes, ne négligez-vous pas peut-être la fleur choisie que Dieu vous a confiée ?

Songez-vous qu'elle doit croître et fleurir sous le regard de Jésus, que les anges ne se lassent pas de respirer son parfum et qu'un jour vous devez la porter au pied du trône de Dieu ?...

* * *

Comme la fleur d'Albertine, votre pureté exige une grande vigilance et des soins assidus.

Elle demande impérieusement la goutte d'eau, et elle redoute le rayon trop brûlant du soleil.

La goutte d'eau, c'est la bénédiction divine accordée à la prière. Tant que vous priez, ne craignez rien ; le ciel prend soin de votre fleur, et chacun de vos vœux retombe sur elle en une rosée bienfaisante. Mais, au jour où vous négligerez de prier, ah ! tremblez, car le péril est imminent : elle va languir, se dessécher et mourir.

Le soleil trop ardent, ce sont ces occasions funestes, où une vertu fragile trouve presque inévitablement sa ruine. Vous les avez nommées avec nous : compagnes

dissipées qui scandalisent par leurs chansons légères ou propos trop libres : lectures fades, amollissantes, qui flattent les passions ; plaisirs du monde que l'Eglise condamne ; pensées, imaginations, sentiments, dont on soupçonne la malice et qu'on ne repousse que faiblement, malgré le trouble de la conscience.

Combien elle est à plaindre la jeune fille qui refuse à la fleur du bon Dieu les soins que nous donnons tous les jours à une plante éphémère ! elle se prépare un douloureux avenir !...

* * *

Faut-il, pour compléter le rapprochement, décrire les tristes suites de la perte de la pureté ? Oh ! quel jour néfaste dans la vie, que celui où ce malheur arrive !

Alors aussi, il y a des larmes ; car si la pauvre jeune fille est assez étourdie par la passion pour n'en point verser, les anges pleurent pour elle et se voilent la face de honte et de douleur !

Enfant, puissiez-vous leur épargner cette peine amère, et à vous le regret éternel d'avoir trahi Jésus !...

* * *

Qu'elle n'est pas au contraire la joie d'une âme qui garde intact le trésor de son innocence ! Le monde entier ne saurait procurer de contentement plus véritable, comme il ne saurait offrir de spectacle plus beau.

Pieuse jeune fille, si vous connaissez ce bonheur, sachez l'estimer assez pour lui préférer tout le reste. Ne reculez devant aucun effort, devant aucun sacrifice, pour le posséder toujours. Que votre devise soit celle des vierges : *plutôt la mort que la souillure !*

Et vous, pauvre prodigue, qui ne portez plus sur votre front l'auréole de la chasteté, ne vous découragez pas cependant. Hâtez-vous de revenir à Dieu, le Père des miséricordes ; faites une bonne confession et protégez désormais votre vertu contre les souffles corrupteurs avec un soin plus jaloux.

* * *

Un dernier conseil, chère enfant. L'heure approche pour vous où tous les moyens ordinaires resteront impuissants devant les effroyables tempêtes suscitées par l'esprit infernal. Ah ! n'oubliez pas Celle qu'on nomme à si juste titre " la Mère très pure " et la " Reine des Vierges. " A l'âge des passions, pas de chasteté sans Marie. Recourez donc à elle, confiez-lui la garde de votre vertu, suppliez-la de veiller sur une fleur si chère. Elle saura bien la préserver de toute atteinte ; et un jour elle la présentera elle-même à son Fils Jésus, rayonnante de cette beauté qui ne pourra plus se flétrir.

PENSÉE.— Avant et par-dessus toutes choses, il faut conserver la pureté ; la perte de cette vertu entraîne la ruine de toutes les autres. *S. Jérôme.*

BELGICUS.

CÉCILE ET ALICE

(Pour le Couvent.)

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfants, n'enviez pas notre âge de douleurs
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs

v. HUGO.

Quelle est cette enfant qui court vers la charmille, la joue en feu, les cheveux au vent, mettant en fuite sur son passage abeilles et papillons ? C'est Cécile, un petit diabolin de cinq ans et demi qui fait le tourment de sa mère et la joie de sa grand-mère. Celle-ci prétend qu'il n'est pas bon d'être sage trop jeune, et qu'un esprit brillant ne va pas dans l'enfance sans un peu de pétulance. S'il en faut juger par la pétulance Cécile sera plus tard un vrai génie, Mde de Staël pour le moins. Mais quel cœur d'or ! A peine arrivée sous la charmille où circule toujours une brise rafraîchissante Cécile a saisi son tricotage : la

broche diligente court, court à travers le labyrinthe des mailles avec une dextérité merveilleuse. C'est que Cécile veut préparer une belle paire de bas pour mon oncle Johnny dont la fête arrive la semaine prochaine.

Il est si bon mon oncle Johnny ! Dès qu'elle entend grincer son pas sur le sable de l'allée Cécile court à sa rencontre ; elle s'enroule autour de ses jambes ; elle tire les fils grisonnants de sa barbe ; elle glisse une main perfide dans la vaste poche de son paletot, sûre d'y trouver enfoui quelque jouet nouveau, flûte, pantin ou boîte de soldats.

Arrivée à la maison elle recommence l'assaut : il faut que l'oncle assoie l'enfant au bout de son genou et la fasse sautiller en passant par tous les degrés, depuis le petit trot jusqu'au grand galop ! grand galop ! grand galop ! ! Entendez-vous les éclats de rire ? Et le soir, lorsque les ténèbres en s'épaississant auront rendu le petit lutin plus sage et plus songeur, il faudra qu'il lui dise, d'après un conte " très-véridique," ce qui advint du chevalier Bras-de-fer égaré dans une caverne de voleurs, protégé par la fée Organte et rendu invisible par un anneau magique. Les yeux de l'enfant brillants comme deux charbons, sont rivés sur le conteur, et l'on voit à la contraction de sa figure, aux battements de sa poitrine, qu'elle passe par toutes les émotions du chevalier Bras-de-fer lui-même.

* * *

Vous le voyez bien, si Cécile prépare pour la fête de son oncle une belle paire de bas à côtes ce n'est que justice. Tout en travaillant elle poursuit cette conversation intarissable que les enfants se tiennent à eux-mêmes, à demi-voix, quand ils sont seuls. Quelle jolie surprise elle va causer à son oncle ! Il ne se doute pas qu'elle sait travailler comme une grande personne. Parfois un pli se creuse sur son front pur et l'impatience lui arrache un sourd murmure : c'est la broche, poussée par une main trop fiévreuse, qui s'est fourvoyée dans une fausse maille.

Après avoir fourni une bonne étape elle s'arrête, élève le bas à la hauteur des yeux et compte les rangs qu'elle

a ajoutés aux rangs depuis le commencement de son travail : moins fiers étaient les constructeurs de Babel lorsqu'ils comptaient les étages superposés de leur tour colossale. Si rien ne vient troubler le petit programme de ses journées demain soir elle aura achevé la jambe : elle tournera alors le talon d'après les procédés auxquels l'a initiée ma bonne sœur St***, et dans quatre jours les deux bas reposeront majestueusement sur la corbeille dans laquelle elle les veut présenter.

* * *

Cécile ! Heureuse Cécile ! Puissiez-vous garder longtemps cette belle simplicité, ne connaître d'autres romans que ceux du chanoine Schmid, occuper vos loisirs aux travaux modestes de l'aiguille ou de la broche à tricoter et trouver votre plaisir au foyer de la famille, sous les yeux de votre bonne mère.

Votre sœur Alice est une grande fille maintenant : n'enviez pas ses années, Cécile, si elles ne doivent vous apporter d'autre sagesse que la sienne. Tricoter ! Fi donc ! Alice prépare pour son oncle une jolie bagatelle, percée à jour, où l'or et la soie se marient en de capricieux méandres. Après avoir remercié avec effusion mon oncle Johnny placera la bagatelle avec un soin religieux au fond de son armoire et l'y laissera, loin des regards profanes, à l'abri des injures de la poussière, pour la transmettre vierge de tout usage à ses héritiers. Mais les bas, les bons bas de laine canadienne qui vont réchauffer ses pieds, écarter le rhumatisme et défier la goutte !

BERTHE.

(A continuer.)

COUPS DE CRAYON. — Tous ceux qui se procureront le plaisir de lire cette nouvelle publication, admettront que plusieurs de ces coups de crayon sont destinés à laisser leur marque, et mettent sous les yeux une foule de bonnes choses agréablement dites. Nos félicitations à M. l'abbé Baillairgé qui est véritablement un travailleur infatigable.—*La Semaine Religieuse* de Québec.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Toutes les passions font commettre des fautes.

EXPLICATION MOT A MOT

Toue, TE, les pas scient ON fond, CO, mètre, dé, faux, TE.

BIBLIOGRAPHIE

Catéchisme d'Hygiène Privée par le Dr J.-I. Desroches, Rédacteur du *Journal d'Hygiène Populaire*, et membre de plusieurs associations médicales canadiennes et françaises.

M. le Docteur Desroches a fait paraître, l'an dernier, un *Traité d'Hygiène Privée*, de beaucoup de valeur. Aujourd'hui il en publie un abrégé adapté spécialement pour les enfants. Voici le sommaire de cet opusculé :

“Avant-propos. — De l'hygiène. — De l'homme. — Des conditions individuelles. — L'air et la respiration. Des aliments. — Des boissons. — Du régime. — L'hygiène de la peau. — Des vêtements. — Du travail. — De l'exercice. — Les habitations. — Les maladies contagieuses.”

Nous présentons nos félicitations à M. Desroches pour son dévouement sans bornes et son travail infatigable. Nous recommandons fortement à nos lectrices ses deux ouvrages qu'on peut se procurer au bureau du *Couvent*.

MON ALBUM.

A MA PETITE CÉCILE.

Il est là parmi mes chères reliques de jeune fille, gentil et gracieux mon petit *album*. C'est un souvenir de ma mère et, pour mon cœur, c'est un trésor. Outre qu'il m'a été donné par une main aimée, il contient encore

plusieurs photographies qui me le rendent doublement cher. Quand je suis triste et que je m'ennuie, ou bien quand je suis seule, j'en ouvre l'élégant fermoir et la première page me montre la douce figure de la Vénéralle Mère Marie de l'Incarnation, de cette femme illustre qui, pour obéir aux ordres du ciel, quitta foyer, famille, amis et patrie, vint s'exiler dans notre pays, alors barbare et incivilisé et y fonder un asile pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse. Voyez quel regard ravissant d'inspiration ! quelle paix céleste et quelle calme sérénité répandues sur sa figure ! Comme elle porte bien dans tous ses traits la dignité d'Épouse de Jésus-Christ !...

Sur l'autre page se dessine la gracieuse tourelle de mon cher beau couvent. Mon couvent, oh ! la charmante retraite, oh ! le doux nid, où ma folâtre jeunesse prend ses ébats, sans remords du passé, sans souci du présent et sans crainte de l'avenir... J'y retrouve chaque année un second *chez moi*. Les soins touchants, la maternelle bonté des religieuses me rappelle la tendre sollicitude de ma chère maman et dans de douces causeries, dans d'intimes épanchements avec des compagnes aimées, je crois goûter encore le bonheur et le charme du foyer. Aussi je l'aime bien mon couvent...

Me voici en famille ! je salue d'abord grand'papa, cette noble tête couronnée de cheveux blancs, qui l'entourent, ainsi qu'une auréole. Les ans qui ont neigé sur son front, il les a passés au sein de sa famille, travaillant laborieusement, paisiblement et servant Dieu avec simplicité, droiture et sincérité. Sa vie entière peut se résumer dans ces mots : bon chrétien, bon citoyen, bon époux, bon père.

Et toi que j'aime tant à contempler, mère de ma mère, ton nom seul réveille en mon cœur tout un monde de délicieux souvenirs, de pures et naïves émotions. Combien de fois j'ai dormi dans tes bras, *sautillé* et joué sur tes genoux ! Et puis quand ma mère, fatiguée des labeurs de tout un jour, avait besoin de repos, qui la remplaçait auprès de mon berceau ? qui chantait pour endormir mes pleurs ? qui me répétait mes contes favoris : *Le Barbe-Bleue*, *le Petit-Poucet*, etc ? — Ma grand'mère, toujours el

le, cette aïeule chère et vénérée. Ah ! de combien de charmes elle a entouré mon enfance et comme son souvenir est doux à ma jeunesse !.....

Une figure non moins aimée que celle de grand'maman vient à son tour me sourire : c'est papa, mon *petit* père chéri... Vous ne savez pas comme il est bon, papa. Il n'y a que moi qui puisse le dire. Comme il m'a caressée, choyée et gâtée même, quand j'étais petite ! Que de fois penchée sur son épaule, j'ai joué avec sa barbe que le temps commence à *grisonner* !... Et alors, que de baisers me payaient de mon espièglerie ! Et comme je me sentais heureuse ! Comme je riaais de bon cœur !... Aujourd'hui que je suis devenue plus grande, mon envie, mon ambition, ce n'est plus de taquiner papa ; c'est d'être sa joie et son orgueil, de faire sa consolation et son bonheur... Cher *petit* père, que je l'aime !

Ici je m'arrête avec un respectueux attendrissement... Je suis en présence de maman, ma bonne, ma tendre, ma petite mère-aimée que je n'ai pas connue, mais qu'il me semble toujours voir et reconnaître dans mes rêves. Comme elle est belle, maman ! Le doux sourire qui erre sur ses lèvres ! Quelle expression de tendresse dans son regard !... Oh ! elle devait être ainsi quand elle me prodiguait ses caresses et m'entourait de ses soins vigilants ! Pourquoi ne l'ai-je pas connue, ma mère ?... Pourquoi mon Dieu, me l'avoir sitôt ravie ?... Oh ! le douloureux problème que celui de la vie : tout de peines, tout d'ennuis, tout de séparations : Et souvent, c'est bien jeune qu'il faut commencer à boire à la coupe des amertumes...

Un portrait qui m'est cher encore, c'est celui de ma seconde mère. Oh ! celle-là aussi, si vous saviez comme je l'aime ! Elle ne m'a pas donné la vie, mais c'est elle qui me l'a conservée. Quand ma mère mourut, j'étais encore au berceau. Elle me confia à une sœur qui lui était sincèrement dévouée. Et, (faveur dont je bénis Dieu tous les jours,) quelque temps après, celle-ci prit au foyer, la place qu'avait laissée vide la mort de ma regret-tée maman. Si j'ai grandi, si je suis forte, c'est à ses soins touchants que je le dois. Si je connais Dieu, si je l'aime, c'est elle qui m'a montré le séjour où il habite. Si je suis

bonne, c'est encore elle qui a déposé dans mon cœur les premiers germes de vertu. Que de reconnaissance je lui dois et que de titres elle a à mon amour !...

Tournez encore une page et voyez, de l'autre côté, un blond chérubin, à peine échappé de ses langes, jouer sur le parquet : c'est mon petit cousin. Quel âge heureux que l'enfance et comme tout réjouit le cœur, dans ces chers petits êtres, jusqu'à leurs jeux et leur inimitable sourire !

Plus loin, c'est une de mes cousines, une religieuse. Comme elle paraît grave, recueillie sous la livrée du *Précieux Sang* ! Cependant, jamais, cœur plus gai, plus aimant et plus tendre ne battit sous une guimpe de neige !... Je ne l'ai vue qu'une fois, ma cousine ; mais sa visite au monastère, en novembre dernier, a laissé dans mon âme un doux et cher souvenir.

J'ai encore les portraits de plusieurs de mes compagnes et amies du couvent. Ainsi j'aime à voir le regard franc et profond de *Léonide*, la gentille figure d'*Amanda* et les traits de ma chère *Alexandra*. A ces portraits-là j'attache un grand prix. Plus tard surtout, il me fera bon les revoir. Il vient un temps où les exigences de la vie nous dispersent les uns des autres, comme le vent d'automne chasse au loin les feuilles qui couronnaient une même branche d'arbre. Alors comme on est heureux d'avoir conservé les souvenirs qui nous rappellent nos amitiés de jeunesse, nos beaux jours envolés... Quel plus charmant moyen de faire renaître un instant le passé !...

Quel agréable passe-temps me donne mon *album* et comme il a le magnifique pouvoir de chasser loin de moi les ennemis moroses, les pensées noires et jusqu'au vilain *diable-bleu*, quand il vient me tourmenter trop fort. Car comment n'être pas de *bonne humeur* avec ceux qu'on aime ? Comment ne pas renaître à la joie, à l'espérance et au bonheur sous l'influence de leurs tendres regards et de leur cher souvenir ?...

Et maintenant, je te referme, gentil album, ô mon cher trésor. Merci de l'aimable demi-heure que je te dois aujourd'hui encore. Un *doux* au-revoir à tes hôtes aimés.

MYOSOTIS.

Shawenegan, 15 août 1889.

PIANOS SOHMER

Les pianos Sohmer sont préférés par les véritables artistes dans tous les États-Unis et le Canada. Ils ont été adoptés aux couvents de *Villa-Maria*, *Sacré-Coeur*, (Manhattanville) collèges de Montréal, Rigaud, etc., ainsi qu'aux conservatoires de New-York, Philadelphie, Boston, College of music, etc, etc. Comme pureté de son, sonorité et solidité, ils sont insurpassables. Seuls agents Lavigne et Lajoie, 1657 rue Notre-Dame, Montréal.

STYLITE

XVI

— Ma mère, par pitié...

— Je parlerai... il y a longtemps que je me tais, que j'étouffe mes sentiments sur des vertus faites de théories, que je me contrais pour ne pas dire ce que je pense de l'égoïsme monstrueux avec lequel les filles paient la tendresse des mères... Pendant de longues années on veille sur elles, on les entoure de soins, on fonde sur leur avenir des espérances de félicité... Folie ! vous les avez vu grandir, s'embellir et s'instruire pour d'autres ! On vous a volé, sous le manteau de la religion, la tendresse des enfants de vos entrailles, et vous vous trouvez seule dans votre vieillesse. Un coup inattendu atteint le chef de famille, il frappe à la fois la mère, le père, il brise et détruit tout... Une seule espérance reste : la fille ; un mot d'elle, et tout est sauvé ! Croyez-vous qu'elle se prononce ? Elle se dresse dans un orgueilleux entêtement de vocation, et foule aux pieds la plus sacrée de ces obligations : celle de respecter, d'aimer et de se dévouer à ceux de qui elle tient tout... il faut que ce mariage se fasse, Stylite, sans cela... votre père est frappé à mort...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Stylite.

— Et puis n'exagérez rien, M. Sauvage est riche et il vous aime !

- Mais moi ! moi, ma mère !
- On aime toujours son mari.
- Et si je ne le rends pas heureux ?
- Ce sera votre devoir !
- Mais enfin, je ne me crois pas faite pour la vie commune, le mariage m'épouvante...
- Il est la destinée ordinaire des femmes.
- Je vous le jure, sur mon âme ! Dieu m'appelle ailleurs.

- Idées de couvent.
- La vocation est ni un orgueil ni une chimère, vous ferez de moi la plus malheureuse des créatures.
- Préférez-vous être la plus coupable des filles ?
- Ah ! vous êtes cruelle ! s'écria Stylite.
- Songez-y, dit madame de Lendeven, vous tenez dans vos mains la vie de votre père, mon repos et l'avenir de Roland ; si votre folie entêtée vous pousse dans la voie de la désobéissance, je vous maudirai !
- Grâce ! s'écria Stylite en pleurs, grâce !
- Choisissez ! dit la mère, et elle sortit.

Stylite demeura seule.

Quand dix heures sonnèrent, elle quitta ce salon et monta dans sa petite chambre.

Elle entendit son père et sa mère qui causaient dans une pièce voisine.

— S'il savait combien ma mère s'est montrée dure, pensa Stylite.

Elle ne put dormir cette nuit-là.

Au matin, quand elle entendit sonner la messe des Jésuites, elle descendit l'escalier.

La vieille servante qui l'avait élevée lui dit, d'une voix triste :

— Madame ne permet pas que vous sortiez.

Stylite remonta chez elle.

Elle comprit alors qu'on ne lui avait rendu la liberté que comme un appât.

Elle se résigna, elle pria.

Que faire, cependant ?

Quelle voie était la bonne ?

Dans ce cas, l'obéissance valait-elle mieux que le sa-

crifice ?

A l'heure du déjeuner Stylite descendit.

M. de Lendeven semblait dévoré par le chagrin.

Sa femme resta silencieuse, froide, impassible.

Oh ! ce furent des jours affreux que ceux auxquels la jeune fille se vit condamnée... Elle se disait bien qu'on fait son salut dans le monde, mais elle était forcée de s'avouer que Dieu la voulait toute à lui... L'épreuve la tuait... Elle ne pouvait désespérer son père ; elle tremblait de sacrifier son âme... Tout lui était piège et souffrance... Son cœur avait les sept glaives enfoncés jusqu'à la garde... Pour surcroît d'épreuve, Dieu se taisait...

La prière lui semblait aride.

Rien ne la consolait.

Elle criait miséricorde au ciel, le ciel ne lui répondait pas ; les larmes qu'elle versait retombaient sur son cœur, sans que nul daignât les recueillir...

Quand le Sauveur demandait à son Père que le calice s'éloignât de lui, le Père paraissait ainsi ne pas l'entendre.

Stylite ne voyait autour d'elle que des ombres épaisses.

Repliée sur elle-même, elle s'abîmait dans une désolation au sein de laquelle retentissait la voix menaçante de sa mère.

Quand arriva le jeudi, elle crut qu'on ne lui permettrait point d'assister à la réunion, mais sa mère vint, au contraire, lui rappeler que l'heure s'avçait.

Stylite la remercia et voulut l'embrasser. Madame de Lendeven lui tendit froidement la joue.

— A quoi bon des caresses, vous ne m'aimez pas, dit-elle.

— Ah ! maman, que vous me connaissez mal, dit Stylite, et que vous me rendez peu justice !

— Prouvez-le moi.

— Le puis-je, dit Stylite ; je ne comprends rien à l'obligation dont vous voulez me charger... vous me jetez dans le mariage comme dans un gouffre dont je ne connais pas le fond... qui sait si ma vie ne sera pas plus tard dévorée, non par des regrets, mais par des remords.

— Des remords, si vous n'obéissez pas, Stylite...

— Obéir à qui ? dit Stylite, il me semble que ma conscience me crie : refuse !

— Réfléchissez au nom même de cette religion que vous dites tant aimer... Je me suis montrée sévère à votre égard, je vous ai interdit ce qui eut fait votre joie, vous n'avez pu aller à l'église aussi souvent que vous le désiriez : le mariage, c'est la liberté, c'est l'émancipation de la femme ; M. Sauvage vous laissera toute latitude pour pratiquer vos devoirs religieux ; plus d'entraves à votre piété, à votre bienfaisance, puisque vous serez riche... vous donnerez au monde un exemple qui fera plus autorité par la sainteté de votre vie que le cloître, le voile et les vœux. Ainsi, grâce à votre consentement, vous aurez assuré à votre père une vieillesse heureuse, vous m'aurez payée de ma tendresse, Roland vous devra son avenir, et vous appellerez à Dieu celui qui va devenir votre mari, et qui ne demande qu'à se laisser conduire...

— Ma mère, dit Stylite d'une voix calme, votre raisonnement semble trop fort ou trop spécieux pour moi. J'ai besoin de conseils, d'un conseil qui vienne d'en haut et que ne puissent influencer les considérations vulgaires... je ne puis l'implorer que d'une sainte ; me permettez-vous d'écrire à mère Sainte-Madeleine ?

Madame de Lendeven hésita.

— Que ne vous adressez-vous simplement à votre confesseur ?

— Mon confesseur ne m'a point élevée, et connaît moins bien les replis secrets de mon âme.

— Si je vous refuse cette permission ?

— Sous ce rapport, je me soumetts depuis trois ans à votre volonté, quoi qu'il m'en coûte.

— Ecrivez, dit madame de Lendeven.

— Je pourrai vous donner ma lettre cachetée ?

— Oui, répondit-elle avec une certaine âcreté.

— Merci, ma mère ; je vais à la réunion : j'écrirai ce soir.

Il était dit que Stylite se trouverait ce jour-là entourée de tous les souvenirs du couvent.

Les jeunes femmes arrivèrent en grand étalage de parure ; un vent de journaux de modes avait soufflé sur la province. La poudre de riz faisait invasion ; et même à la grande stupéfaction du grand nombre, on crut voir que les paupières de madame Rambure s'estompaient grâce à un crayon arabe.

Soeur des Cinq-Plaies mit un peu de malice dans les compliments qu'elle adressa aux femmes ; et puis, pour les consoler ou plutôt pour mieux feindre, elle s'écria :

— Que voulez-vous, nous retournons en pleine Rome. Il paraît que vainement un grand critique, du nom de Juvénal, je crois, écrivit contre l'abus que les dames de son temps faisaient des cosmétiques et de l'amour immodéré de la poudre ; je ne crois pas qu'il en ait converti beaucoup. Chère mondaine, dit-elle à madame Rambure, lisez donc cette page, je vous prie.

La jeune femme commença :

“ Une femme chrétienne ne devrait-elle pas rougir de tous les soins qu'elle se donne pour paraître belle malgré la nature, et pour flatter les désirs de la chair qu'on ne peut satisfaire, comme dit saint Paul, sans déplaire à Dieu ? ”

Madame Rambure s'arrêta.

Les jeunes femmes se regardèrent.

Quelques-unes rangèrent les plis trop bouffants de leurs robes avec une sorte de honte.

— Continuez ! continuez, dit soeur des Cinq-Plaies.

Madame Rambure avait fermé le volume avec un certain dépit, elle le rouvrit au hasard.

“ Autrefois, Blésilla perdait beaucoup de temps à sa toilette, et passait des journées entières à consulter son miroir pour voir s'il ne manquait rien à sa beauté, alors ses femmes la coiffaient avec art... ”

Soeur des Cinq-Plaies regarda en souriant les triples cornes de bélier échafaudées sur le front de la jeune femme.

Madame Rambure y porta vivement la main et les applatit d'un geste à la fois mutin et gracieux.

— J'ai péché, dit-elle en souriant, et j'accomplis ma pénitence